

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre XCI - C]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

atteintes , et semble acquérir tous les jours des forces nouvelles.

1775.

Que *Minerve* et *Apollon* , que les Muses et les Grâces veillent sur leur plus bel ouvrage , et qu'ils conservent encore long-temps celui dont des siècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'hermite de Sans-fouci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E X C I

D U R O I.

A Potsdam , le 24 de juillet.

JE viens de voir *le Kain*. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé , et j'ai été bien aise d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin , que votre santé est assez bonne , et que vous avez encore plus de gaieté dans votre conversation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conservez , est la marque la plus sûre que nous vous posséderons encore long-temps. Ce feu élémentaire , ce principe vital , est le premier qui s'affaiblit lorsque les années minent et sapent la mécanique de notre existence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnasse devienne sitôt vacant ; je vous nommerai hardiment mon exécuteur testamentaire : ce qui me fait grand plaisir.

Le *Kain* a joué les rôles d'Oedipe , de Mahomet et d'Orosmane : pour l'Oedipe nous l'avons entendu

Corresp. du roi de P... etc.

Tome III. O

8775. deux fois. Ce comédien est très-habile ; il a un bel organe , il se présente avec dignité , il a le geste noble , et il est impossible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impression qu'il a faite sur moi ? Je le voudrais un peu moins outré , et alors je le croirais parfait.

L'année passée j'ai entendu *Aufresne* : peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne consulte en ceci que la nature , et non ce qui peut être en usage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans *Oedipe* , ni dans *Zaïre* : c'est qu'il y a des morceaux si touchans dans la dernière , et de si terribles dans la première , qu'on s'attendrit dans l'une , et qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvre , et d'avoir formé celui dont l'organe les rend si supérieurement sur la scène !

Il y a eu beaucoup de spectateurs à ces représentations : ma sœur *Amélie* , la princesse *Ferdinand* , la landgrave de *Hesse* , et la princesse de *Wurtemberg* votre voisine , qui est venue ici de Montbelliard pour entendre *le Kain*. Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à satisfaire cette digne curiosité. Oh , que les belles-lettres sont utiles à la société ! Elles délassent de l'ouvrage de la journée , elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent , elles adoucissent l'esprit , elles amusent jusqu'aux femmes , elles consolent les affligés , et sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbés

sous son faix , et qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse. 1775.

Nos allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts : ils s'efforcent d'égaliser Athènes , Rome , Florence et Paris. Quelque amour que j'aye pour ma patrie , je ne saurais dire qu'ils réussissent jusqu'ici ; deux choses leur manquent , la langue et le goût. La langue est trop verbeuse : la bonne compagnie parle français , et quelques cuistres de l'école et quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse et les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde. Ajoutez à cela la diversité des idiomes ; chaque province soutient le sien , et jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût , les Allemands en manquent surtout ; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'*Auguste* : ils font un mélange vicieux du goût romain , anglais , français et tudesque ; ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve , et fait distinguer le médiocre du parfait , le noble du sublime , et les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poésie , ils croient que leurs vers sont harmonieux ; et pour l'ordinaire ce n'est qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'histoire , ils n'omettraient pas la moindre circonstance , quand même elle serait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages sont sur le droit public. Quant à la philosophie , depuis le génie de *Leibnitz* , et la grosse monade de *Wolf* , personne ne s'en mêle plus. Ils croient réussir au théâtre ; mais jusqu'ici rien

— de parfait n'a paru. L'Allemagne est actuellement
 1775. comme était la France du temps de *François I.* Le goût des lettres commence à se répandre : il faut attendre que la nature fasse naître de vrais génies, comme sous les ministères des *Richelieu* et des *Mazarin*. Le fol qui a produit un *Leibnitz* en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la possibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, et que je fais le prophète tout à mon aise en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'est ma façon de prophétiser, et la plus sûre de toutes, puisque personne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me console d'avoir vécu dans le *Siècle de Voltaire* ; cela me suffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il soit de bonne humeur, et surtout qu'il n'oublie pas le solitaire de Sans-souci. *Val.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E X C I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 27 de juillet.

Je pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Silésie : je ne peux être de retour que le 6 de septembre. Si *Morival* veut se rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adresser au colonel *Coccei* , qui me le présentera. J'ai saisi avec empressement cette occasion de vous faire plaisir, et en même temps de fixer le sort d'un homme qu'une étourderie de jeunesse a perdu pour jamais dans sa patrie. Comme les hommes abusent de tout , les lois qui devaient constater la sûreté et la liberté des peuples , infectées en France du poison du fanatisme , sont devenues cruelles et barbares. Mais la France est un pays civilisé ! Comment concilier un pareil contraste ?

Comment ce fol qui a produit des *Thou* , des *Gassendi* , des *Descartes* , des *Fontenelle* , des *Voltaire* , des *d'Alembert* , a-t-il produit des furieux assez imbécilles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la statue d'un garçon charpentier juif ? La postérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du sphinx qu'*Oedipe* expliqua. Je vous avoue de même que la sainte *Ampoule* et ses otages , et la guérison des écrouelles , ne font guère honneur au dix-huitième siècle.

On parlait ces jours derniers de ces soi-disant

1775. — miracles opérés par les rois très-chrétiens , et milord *Maréchal* conta que pendant sa mission en France il y avait vu des étrangers qui lui paraissaient espagnols ; que par attachement pour cette nation , où il avait passé une partie de sa vie , il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris ; que l'un d'eux lui répondit : Nous avons su , Monsieur , que le roi de France a le don de guérir les écrouelles , nous sommes venus pour nous faire toucher par sa majesté ; mais , pour notre malheur , nous avons appris qu'il est actuellement en péché mortel , et nous voilà obligés de nous en retourner infructueusement.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au sujet de *le Kain*. Il doit partir dans peu pour jouer à Versailles une tragédie de M. *Guibert* , le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. *Le Kain* prétend que la reine de France protège la pièce ; ce qui doit en assurer le succès. Ce M. *Guibert* veut aller à la gloire par tous les chemins ; recueillir les applaudissemens des armées , des théâtres et des femmes , c'est un moyen sûr d'aller à l'immortalité.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney , l'a encouragé dans cette carrière périlleuse , où , de mille qui l'enfilent , un seul à peine remporte la palme. Il est louable de se proposer de grands exemples et un grand but : et M. *Guibert* en retirera infailliblement quelque avantage. On ne connaît ses propres talens qu'après en avoir fait l'essai.

Vos preuves sont faites depuis long-temps ; il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile de la lampe , pour qu'elle brûle long-temps encore. C'est à quoi je m'intéresse plus que madame *Denis* et votre

ménagère fuisse qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuise à votre santé. Elles n'ont qu'une idée confuse de ce que vaut le patriarche de Ferney, et j'en ai une précise. Pour trouver un *Voltaire* dans l'antiquité, il faut rassembler le mérite de cinq ou six grands hommes : d'un *Cicéron*, d'un *Virgile*, d'un *Lucien* et d'un *Salluste* ; et dans la renaissance des lettres, c'est la même chose : il faut englober un *Guichardin*, un *Tasse*, un *Arétin*, un *Dante*, un *Arioste*, et encore ce n'est pas assez : dans le siècle de *Louis XIV*, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'assemblage complet.

Voilà comme on pense de vous sur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de justice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui se souviennent toujours avec plaisir de vous avoir possédé autrefois, et qui vous célèbrent autant qu'il est en eux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir la *Diatribes* à l'auteur des *Ephémérides*. On dit que cet ouvrage vient de Ferney ; et je crois y reconnaître l'auteur, au style qu'il ne saurait déguiser.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, du 29 juillet.

SIRE,

1775. **L** n'y a point de vertu, soit tranquille, soit agissante, soit douce, soit fière, soit humaine, soit héroïque, qui ne soit à votre usage. Vous voilà occupé du soin d'amuser votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous le *Kain* et *Aufresne*. *Paul Emile* disait que le même esprit servait à ordonner une fête, et à battre le roi *Perfée*. Vous êtes supérieur à tout dans la guerre et dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immensité à protéger d'*Etallonde Morival*, et à réparer le crime de ses assassins, cela était digne de votre Majesté. Le grand *Julien*, le premier des hommes après *Marc-Aurèle*, en usait à peu-près ainsi; et d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour *Morival* est un grand exemple que vous donnez à notre nation. Elle commence à se débarbouiller : presque tout notre ministère est composé de philosophes. L'abbé *Galliani* a soutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de splendeur, que quand il y aurait un pape athée. Du moins, il est bien certain qu'un athée, successeur de *St Pierre*, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape superstitieux.

1775.

Nous espérons en France que la philosophie qui est auprès du trône sera bientôt dedans ; mais ce n'est qu'une espérance : elle est souvent trompeuse. Il y a tant de gens intéressés à soutenir l'erreur et la sottise , il y a tant de dignités et de richesses attachées à ce métier , qu'il est à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours sur les sages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des souverains de vos principaux ecclésiastiques ? quel est l'électeur et l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raison contre une secte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente ? Il faudrait bouleverser la terre entière pour la mettre sous l'empire de la philosophie. La seule ressource qui reste donc aux sages , c'est d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux : c'est ce que vous faites par la force de votre génie , et par la connaissance que vous avez des hommes.

Vivez long-temps , Sire , et donnez de nouveaux exemples à la terre.

Des gazettes ont dit que *Polnitz* était mort , c'est dommage ; cela me fait craindre pour milord *Maréchal* qui vaut mieux que lui , et qui ne s'éloigne pas de son âge. Pour moi , je suis soutenu par les consolations que vous daignez me donner : et ma plus grande , en mourant , sera de songer que je vous laisse dans le monde plein de vie et de gloire.

Je supplie votre Majesté de daigner me mander , si je dois renvoyer *Morival* à Vésel ou l'adresser à Potsdam.

Qu'elle daigne agréer mes remercîmens , mon admiration et mon respect.

L E T T R E X C I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

3 d'auguste.

1775.

LE Kain dans vos jours de repos
 Vous donne une volupté pure.
 On le prendrait pour un héros.
 Vous les aimez même en peinture.
 C'est ainsi qu'Achille enchanta
 Les beaux jours de votre jeune âge.
 Marc-Aurèle enfin l'emporta.
 Chacun se plaît dans son image.

Le plus beau des spectacles, Sire, est de voir un grand homme entourré de sa famille, quitter un moment tous les embarras du trône pour entendre des vers, et en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne, et cette foule de mots qui entrent dans une phrase, et cette multitude de syllabes qui entrent dans un mot, et ce goût qui n'est pas plus formé que la langue; les Allemands sont à l'aurore: ils feraient en plein jour, si vous aviez daigné faire des vers tudesques.

C'est une chose assez singulière que *le Kain* et mademoiselle *Clairon* soient tous deux à la fois auprès de la maison de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-fouci, *Gluck* vient nous

enseigner la musique à Paris. Nos *Orphées* viennent d'Allemagne, si nos *Roscious* vous viennent de France. Mais la philosophie, d'où vient-elle? de Potsdam, Sire, où vous l'avez logée, et d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe. 1775.

Je ne fais pas encore si notre roi marchera sur vos traces, mais je fais qu'il a pris pour ses ministres des philosophes, à un seul près qui a le malheur d'être dévot. (*)

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la pensée; il y a surtout un M. *Turgot*, qui serait digne de parler avec votre Majesté. Les prêtres sont au désespoir. Voilà le commencement d'une grande révolution. Cependant on n'ose pas encore se déclarer ouvertement; on mine en secret le vieux palais de l'imposture fondé depuis 1775 années: si on l'avait assiégé dans les formes, on aurait cassé hardiment l'infame arrêt qui ordonna l'assassinat du chevalier de *la Barre* et de *Morival*. On en rougit, on en est indigné, mais on s'en tient là, on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'est contenté d'offrir une grâce, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie votre Majesté avec des larmes d'attendrissement et de joie. J'ai demandé à votre Majesté ses derniers ordres, et je les attends pour renvoyer à ses pieds ce *Morival*, dont j'espère qu'elle sera très-contente.

Daignez conserver vos bontés pour ce vieillard qui ne se porte pas si bien que *le Kain* le dit.

(*) M. de Mui.

L E T T R E X C V .

D U R O I .

A Potsdam, le 13 d'auguste.

1775. C'EST à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à *Morival*. Le protecteur des *Calas* et de *Sirven* méritait de réussir de même en faveur du premier. Vous avez eu le rare avantage de réformer, de votre retraite, les sentences cruelles des juges de votre patrie, et de faire rougir ceux qui, placés près du trône, auraient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne dans mon pays à empêcher que le puissant n'opprime le faible, et d'adoucir les sentences qui quelquefois me paraissent trop rigoureuses. Cela fait une partie de mes occupations. Lorsque je parcours les provinces, tout le monde vient à moi; j'examine par moi-même et par d'autres toutes les plaintes, et je me rends utile à des personnes dont j'ignorais l'existence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette révision rend les juges plus attentifs, et prévient les procédés trop durs et trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que *Louis XVI* a fait de ses ministres. *Les peuples*, a dit un ancien, *ne seront heureux que lorsque les sages seront rois*. Vos ministres, s'ils ne sont pas rois tout-à-fait, en possèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions: il veut le bien; rien n'est plus à craindre pour lui que ces pestes de cours qui

tâcheront de le corrompre et de le pervertir avec le temps. Il est bien jeune ; il ne connaît pas les ruses et les raffinemens dont les courtisans se serviront pour le faire tourner à leur gré, afin de satisfaire leur intérêt, leur haine et leur ambition. Il a été dans son enfance à l'école du fanatisme et de l'imbécillité : cela doit faire appréhender qu'il manque de résolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer stupidement. 1775.

Vous avez prêché la tolérance : après *Bayle*, vous êtes sans contredit un des sages qui ait fait le plus de bien à l'humanité. Mais si vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la superstition, ont rejeté vos lumières ; et ceux-là dominent encore sur les peuples.

Pour moi, en fidelle disciple du patriarche de Ferney, je suis actuellement en négociations avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établissemens et des mosquées dans la Prusse occidentale. Nous aurons des ablutions légales, et nous entendrons chanter *hilli, halla*, sans nous scandaliser. C'était la seule secte qui manquait dans ce pays.

Le vieux *Polnitz* est mort comme il a vécu, c'est-à-dire en friponnant encore la veille de son décès. Personne ne le regrette que ses créanciers. Pour notre respectable et bon milord, il se porte à merveille ; son ame honnête est gaie et contente. Je me flatte que nous le conserverons encore long-temps. Sa douce philosophie ne l'occupe que du bien. Tous les anglais qui passent ici, vont chez lui en pèlerinage. Il loge vis-à-vis de Saus-fouci, aimé et estimé de tout le monde. Voilà une heureuse vieillesse.

1775. Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'est que trop vrai. Ce sont des porcs engraisés des dixmes de Sion. Mais vous savez aussi que dans le saint empire romain, l'ancien usage, la bulle d'or, et telles autres antiques sottises, font respecter les abus établis. On les voit: on lève les épaules, et les choses continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatisme, il ne faut pas d'abord toucher aux évêques; mais si l'on parvient à diminuer les moines, surtout les ordres mendiants, le peuple se refroidira; celui-là moins superstitieux permettra aux puissances de ranger les évêques selon qu'il conviendra au bien de leurs Etats. C'est la seule marche à suivre. Miner sourdement et sans bruit l'édifice de la déraison, c'est l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la situation où il se trouve, est obligé de donner des brefs et des bulles tels que ses chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir fondé sur le crédit idéal de la foi, perd à mesure que celle-ci diminue. S'il se trouve à la tête des nations quelques ministres au-dessus des préjugés vulgaires, le saint père fera banqueroute. Déjà ses lettres de change et ses billets au porteur sont à demi décrédités. Sans doute que la postérité jouira de l'avantage de pouvoir penser librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouse, Abbeville, etc. Les *Morivals* de cet heureux siècle n'auront point à craindre les barbaries exercées sur les *Morivals* d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici: je le considère comme une victime échappée au glaive du sacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Silésie. Je ne pourrai être de retour
ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainsi il aura
tout le temps d'arranger son voyage. Dans quelque
lieu que je me trouve, mes vœux seront les mêmes
pour le patriarche de Ferney, et faute de pouvoir
l'entendre, chemin faisant, je m'entretiendrai avec
ses ouvrages. *Vale.*

1775.

FÉDÉRIC.

P. S. Vous voyagerez avec moi sans vous en
apercevoir, et vous me ferez plaisir sans qu'il vous
en coûte, et je vous bénirai en chemin comme de
coutume.

L E T T R E X C V I.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 août.

S I R E,

J E renvoie aujourd'hui aux pieds de votre Majesté
votre brave et sage officier d'*Etallonde Morival*, que
vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois.
Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potsdam
l'air évaporé et avantageux de nos prétendus marquis
français. Sa conduite, et son application continuelle
à l'étude de la tactique et à l'art du génie, sa cir-
conspection dans ses démarches et dans ses paroles,
la douceur de ses mœurs, son bon esprit, sont d'assez
fortes preuves contre la démence aussi exécrationnelle

1775. qu'absurde de la sentence de trois juges de village, qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de la Barre, à un supplice que les *Busiris* n'auraient pas osé imaginer.

Après ces *Busiris* d'Abbeville il trouve en vous un *Solon*. L'Europe fait que le héros de la Prusse a été son législateur; et c'est comme législateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatisme. Il est à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuses, qui ont fait jusqu'ici un contraste si étrange et si fréquent avec notre légèreté; on cessera de dire: *Le peuple le plus gai est le plus barbare*.

Nous avons un ministère très-sage, choisi par un jeune roi non moins sage et qui veut le bien. C'est ce que votre Majesté remarque dans sa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes et de nos malheurs sont venus jusqu'ici de notre asservissement à d'anciennes coutumes honorées du nom de lois, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre jurisprudence criminelle, par exemple, est presque toute fondée sur ce qu'on appelle *le droit canon*, et sur les anciennes procédures de l'inquisition. Nos lois sont un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux réglemens. Notre gouvernement a toujours été jusqu'à présent ce qu'est la ville de Paris, un assemblage de palais et de mazures, de magnificence et de misères, de beautés admirables et de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puisse être régulière.

Votre Majesté daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place malgré mes quatre-vingt-deux ans.

Je

Je suis obligé de vous dire que plusieurs de ces enfans qu'on baptise de mon nom, ne sont pas de moi. Je fais que vous avez une édition de Lausanne en quarante-deux volumes, entreprise par deux magistrats et deux prêtres qui ne m'ont jamais consulté. Si par hasard le vingt-troisième volume tombait sous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de *Vertamon*. On n'est pas obligé d'avoir autant de goût à Lausanne qu'à Potsdam.

Ce qui est de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enseveli dans des monceaux de papier. Ces gens-là se ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la postérité avec un si lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte, il ont défiguré vos lettres et les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en in-folio rongé des rats et des vers comme un père de l'Eglise.

Votre Majesté verra donc mes éternelles querelles avec les *Larcher*, et frère *Nonotte*, et frère *Fréron* et frère *Paulian*, ces illustres ex-jésuites. Ces belles disputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations et l'historien de sa patrie. Les jésuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France et d'Espagne les punissaient. C'étaient des soldats dispersés après leur défaite, qui volaient un pauvre passant pour avoir de quoi vivre.

Les jésuites devaient me persécuter en conscience; car, avant qu'on les chassât de France et d'Espagne, je les avais chassés de mon voisinage. Ils s'étaient

1775. emparés, sur la frontière de Berne, du bien de sept gentilshommes nommés messieurs de *Craffi*, tous frères, tous au service du roi de France, tous mineurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de configner l'argent nécessaire pour les faire rentrer dans leur terre usurpée par les jésuites. S^t *Ignace* ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps *Fréron* refait la *Henriade* avec la *Beaumelle*. *Paulian* écrit contre l'empereur *Julien* et contre moi. *Nonotte* m'accuse en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le grand *Constantin* ait autrefois assassiné son beau-père, son beau-frère, son neveu, son fils et sa femme. J'ai eu la faiblesse de répondre quelquefois à ces animaux-là; les éditeurs ont eu la sottise de réimprimer ces pauvretés dont personne ne se soucie.

Je prie votre Majesté de faire de ces fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres; elle prenait des ciseaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, conservait celles qui pouvaient l'amuser, et réduisait ainsi trente volumes à un ou deux; méthode excellente pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc, Sire, le baron de *Polnitz* mort; il écrivait aussi. C'est par là qu'il faut que nous finissions tous, les *Frérons*, les *Nonottes* et moi. Il n'en restera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui se sauveront du néant, comme, par exemple, un *Gustave Adolphe*, et un autre très-supérieur, à mon avis, dont je baise de loin les mains victorieuses, qui ont écrit des choses si ingénieuses et si utiles, qui protègent l'innocence, et qui répandent les

LETTRE XCVII

DU ROI.

A Potsdam, le 8 de septembre.

JE vous suis très-obligé du plaisir que vous m'avez fait en mon voyage de Silésie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie, et qu'on s'instruit en s'amusant avec vous. *Voltaire* et moi nous avons fait tout le tour de la Silésie, et nous sommes revenus ensemble.

1775.

Quant à *le Kain*:

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame,
Avec plaisir je reconnais
La force, la noblesse et l'âme
De l'auteur de ces grands portraits.
Il fait, par d'invincibles charmes,
Me communiquer ses alarmes :
Il émeut, il perce le cœur
Par la pitié, par la terreur ;
Et mes yeux se fondent en larmes.
Ah ! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle et rien ne touche.
Le mortel ou vain ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.
Est-on fait pour être impassible ?
J'existe par le sentiment,
Et j'aime à sentir vivement
Que mon cœur est encor sensible.

P a

1775. Voilà dans l'exacte vérité le plaisir que m'ont fait les représentations de vos tragédies. *Le Kain* a sans doute aidé dans le récit et dans l'action ; mais quand même un moins bon acteur les eût représentées , le fond l'aurait emporté sur la déclamation. Je pourrais servir de souffleur à vos pièces : il y en a beaucoup que je fais par cœur. Si je ne fais pas autrement fortune en ce monde , ce métier fera ma dernière ressource. Il est bon d'avoir plus d'une corde à son arc.

Je ne suis pas au fait de la cour de Versailles , et je ne fais qu'en gros ce qui s'y passe. Je ne connais ni les *Turgot* , ni les *Malesherbes* : s'ils sont de vrais philosophes , ils sont à leur place. Il ne faut ni préjugé ni passion dans les affaires ; la seule qui soit permise , est celle du bien public. Voilà comme pensait *Marc-Aurèle* , et comme doit penser tout souverain qui veut remplir son devoir.

Pour votre jeune roi , il est ballotté par une mer bien orageuse ; il lui faut de la force et du génie pour se faire un système raisonné , et pour le soutenir. *Maurepas* est chargé d'années ; il aura bientôt un successeur , et il faudra voir alors sur qui le choix du monarque tombera , et si le vieux proverbe se dément : Dis-moi qui tu hantes , et je dirai qui tu es.

Je viens de voir en Silésie un monsieur de *Laval-Montmorency* et un *Clermont Gallerande* qui m'ont dit que la France commençait à connaître la tolérance , qu'on pensait à rétablir l'édit de Nantes si long-temps supprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après diné. Vous me prendrez pour d'*Argenson-la-paix* , qui s'exprimait en proverbes

triviaux en traitant d'affaires; mais une lettre n'est pas une négociation, et il est permis de se dérider quelquefois en société. Vous ne voudriez pas sans doute que j'affectasse l'air empesé de vos robins, ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns sont les bourreaux des *la Barre*, les autres sont des sottises d'un autre genre avec leurs visitations.

Vous avez raison de dire que nos bons Germains en sont encore à l'aurore des connaissances. L'Allemagne est au point où se trouvaient les beaux-arts du temps de *François I.* On les aime, on les recherche; des étrangers les transplantent chez nous: mais le sol n'est pas encore assez préparé pour les produire de lui-même. La guerre de *trente ans* a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, ensuite par les manufactures, enfin par un faible commerce. A mesure que ces établissemens s'affermissent, naît un bien-être qui est suivi de l'aisance, sans laquelle les arts ne sauraient prospérer. Les muses veulent que les eaux du Pactole arrosent les pieds du Parnasse. Il faut avoir de quoi vivre pour s'instruire et penser librement. Aussi Athènes l'emporta-t-elle sur Sparte en fait de connaissances et de beaux-arts.

Le goût ne se communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs classiques tant grecs et romains que français. Deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, et naturaliseront chez eux les chefs-d'œuvre des étrangers.

Pour moi, dont la carrière tend à sa fin, je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naissance; mais qu'a pu faire un être

1775. — tracassé les deux tiers de sa course par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles ont causés, et né avec des talens trop médiocres pour d'aussi grandes entreprises. La philosophie nous vient d'*Epicure*; *Gassendi*, *Newton* et *Locke* l'ont rectifiée; je me fais honneur d'être leur disciple, mais pas davantage.

C'est vous qui dessillant les yeux de l'univers,
Remplissez dignement cette vaste carrière,
Soit en prose, ou soit en vers.

Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur:
La Raison dans vos mains a confié son foudre;
Vous avez réduit en poudre
Et le Fanatisme et l'Erreur.

C'est à *Bayle*, votre précurseur, et à vous sans doute, que la gloire est due de cette révolution qui se fait dans les esprits. Mais disons la vérité: elle n'est pas complète, les dévots ont leur parti, et jamais on ne l'achevera que par une force majeure; c'est du gouvernement que doit partir la sentence qui écrasera l'*inf.*... Des ministres éclairés peuvent y contribuer beaucoup, mais il faut que la volonté du souverain s'y joigne. Sans doute cela se fera avec le temps; mais ni vous, ni moi ne ferons spectateurs de ce moment tant désiré.

J'attends ici d'*Etallonde*. Vous aurez à présent reçu mes réponses, et je le crois en chemin. Je serai pour lui, ou pour vous, ce qui dépendra de moi. C'est un martyr de la superstition, qui mérite d'être sanctifié par la philosophie.

Ne me tirez point de l'erreur où je suis. J'en crois
le Kain. Je veux, j'espère, je désire que nous vous
 conservions le plus long-temps possible. Vous ornez
 trop votre siècle pour que je puisse être indifférent
 sur votre sujet. Vivez, et n'oubliez pas le solitaire
 de Sans-fouci. *Vale.* 1775.

FÉDÉRIC.

J'ai honte de vous envoyer des vers ; c'est jeter
 une goutte d'eau bourbeuse dans une claire fontaine.
 Mais j'effacerai mes solécismes en faisant du bien à
divus Etallundus martyr de la philosophie.

LETTRE XCVIII.

D U R O I.

A Potsdam, le 29 de septembre.

LA meilleure recommandation de *Morival* fera s'il
 m'apprend qu'il a laissé le patriarche de Ferney en
 parfaite santé. *Morival* sera longuement interrogé sur
 ce sujet, car il y a des êtres privilégiés de la nature,
 dont les moindres détails deviennent intéressans.
 J'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit
 là-bas, l'augmentation du commerce des montres,
 l'édification d'un nouveau théâtre, et tout ce qu'il
 fait du philosophe chez lequel il a passé dix-huit
 mois ; temps le plus remarquable et le plus précieux
 de la vie de *Morival*.

Ensuite je viendrai à sa propre histoire, dont je
 ne fais que ce qui se trouve dans un mémoire de

1775. *Loiseau.* Il est vrai que ce jugement d'Abbeville révolte l'humanité, que l'inquisition de Rome aurait été moins sévère; mais les hommes se croient tout permis, quand ils pensent combattre pour la gloire de DIEU: ils fouillent les autels d'un être bienfaisant du sang de victimes innocentes.

Si ces horreurs peuvent s'excuser, c'est dans l'effervescence de quelque nouveau fanatisme: mais ces fureurs deviennent plus atroces encore, quand elles se commettent de sang froid, et dans le silence des passions. La postérité aura peine à croire que le dix-huitième siècle ait vu le fanatisme le plus absurde étouffer les cris de la raison, de la nature et de l'humanité. *Morival* est heureux d'être échappé des griffes de ces anthropophages sacrés: il vaut mieux habiter avec une horde de lapons qu'avec ces monstres d'Abbeville. Un roi dont les vues sont droites, un ministère sage comme celui que vous avez présentement en France, empêcheront sans doute l'exécution des jugemens iniques. Ils ne voudront pas que les lois de la France et de la Tauride soient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé armé du saint nom de la religion catholique, apostolique et romaine. Il me semble voir sortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adressant au seizième des *Louis*, lui dit:

„ Sire, vous êtes le seul roi dans l'univers qui
 „ portiez le titre de très-chrétien; le glaive dont
 „ DIEU arma votre bras, vous est donné pour
 „ défendre l'Eglise. La religion est outragée, elle
 „ réclame votre assistance. Il faut que le sang du
 „ coupable soit versé en expiation de l'offense, et

„ pour le premier et le plus ancien royaume du
„ monde. „

1775.

Je vous assure , quand même tous les encyclopédistes se trouveraient présens à cette harangue , qu'ils n'arracheraient pas des mains des prêtres la victime que ces barbares auraient résolu d'immoler.

Si d'aussi horribles scandales se commettent moins ailleurs qu'en France , il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui se porte toujours aux extrêmes. Ce n'est pas seulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration , et les autres le blâme ; je crois qu'il en est de même par-tout : l'homme étant imparfait lui-même , comment produirait-il des ouvrages parfaits ?

Votre royaume a été subjugué par les Romains , les Saliens , les Francs , les Anglais , et par la superstition : ces conquérans ont tous promulgué des lois , ce qui a fait un chaos de votre jurisprudence. Pour bien faire , il faudrait détruire et réédifier. Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume , les préjugés , et tout le peuple attaché aux anciens usages sans savoir les apprécier , et qui croit qu'y toucher et bouleverser le royaume c'est la même chose.

Vous approuvez , à ce que je crois , le gouvernement de la Pensilvanie tel qu'il est établi à présent : il n'existe que depuis un siècle ; ajoutez-en encore cinq ou six à sa durée , et vous ne le reconnaîtrez plus ; tant l'instabilité est une des lois permanentes de cet univers. Que des philosophes fondent le gouvernement le plus sage , il aura le même sort. Ces philosophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur ? N'en ont-ils pas débité aussi ? Témoin

1775. les formes substantielles d'*Aristote*, le galimatias de *Platon*, les tourbillons de *Descartes*, les monades de *Leibnitz*. Que ne dirais-je pas des paradoxes dont *Jean-Jacques* a regalé l'Europe ? Si cependant on peut compter parmi les philosophes celui qui a bouleversé la cervelle de quelques bons pères de famille au point de donner à leurs enfans l'éducation d'*Emile*.

Il résulte de tous ces exemples que, malgré les bonnes intentions et les peines qu'on se donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce soit.

Mais je me suis abandonné au flux de ma plume : j'ai la *logodiarrhée*, et je barbouille inutilement du papier pour vous dire des choses que vous savez mieux que moi. Je n'ai qu'une seule excuse : c'est que, si on ne devait vous écrire que des choses que vous ignorez, on n'aurait rien à vous dire. Cependant en voici une :

Vous voulez savoir de quoi nous nous sommes entretenus en voyageant en Silésie : vous saurez donc que vous m'avez récité *Méropé* et *Mahomet*, et que lorsque les cahots de la voiture étaient trop violens, j'ai appris par cœur les morceaux qui m'ont le plus frappé. C'est ainsi que je me suis occupé en route, en m'écriant par fois : Que béni soit cet heureux génie, qui, présent ou absent, me cause toujours un égal plaisir !

Il y a long-temps que j'ai lu et relu vos œuvres. Les pièces polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été nécessaires dans les temps qu'elles ont été écrites ; mais les *Desfontaine*, les *Fréron*, les *Paulian*,

les *la Beaumelle* n'empêcheront jamais que la *Hen-*
riade, *Oedipe*, *Brutus*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*,
Sémiramis; le comte de Foix, *Oreste*, *Mahomet*,
 n'aillent grandement à la postérité; et qu'on ne les
 mette au nombre des ouvrages classiques, dont
Athènes, *Rome*, *Florence* et *Paris* ont embelli la
 littérature. C'est une vérité dont tous les connaisseurs
 conviennent, et non pas un compliment que je vous
 fais. *Valc.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E X C I X.

D U R O I.

A Potsdam, le 22 d'octobre.

LA goutte m'a tenu lié et garrotté pendant quatre
 semaines: s'entend que je l'ai eue aux deux pieds,
 aux deux genoux, aux deux mains, et, par surcroît
 de faveur, au coude. A présent la fièvre et les douleurs
 ont cessé, et je ne souffre plus que d'un grand épuï-
 sement de force. Pendant cet accès j'ai reçu de Ferney
 deux lettres charmantes; mais eussent-elles été du
 grand *Demiourgos*, je n'aurais pu même dicter la
 réponse. J'ai lié connaissance avec *Apollon*, Dieu de
 la médecine; mais *Apollon*, Dieu du Parnasse, si
 jamais il m'inspire, ne me communiquera ses dons
 qu'après que mon corps aura repris assez de forces
 pour en communiquer à mon cerveau.

1775. *Divus Etallundus* vient d'arriver : c'est un enfant arraché aux griffes de l'*inf.*..., et aux flammes de l'inquisition. Il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a assuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à son généreux défenseur, au sage du mont Jura, qui fait rougir les Velches de leurs lois et de leurs procédures barbares. D'*Etallonde* assure que vous avez plus d'huile dans votre lampe, que n'en avaient toutes les vierges de l'évangile. Puisse-t-elle durer toujours, et puisse au moins votre corps subsister à proportion de ce que durera votre réputation. Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces et de mes pensées pour vous écrire d'un style moins laconique, en vous assurant que le malade de Sans-fouci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E C .

D U R O I .

A Potsdam , le 4 de décembre.

AUCUNE de vos lettres ne m'a fait autant de plaisir —
que celle que je viens de recevoir : elle me tire des 1775
inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait
causées. Il faut que le patriarche de Ferney vive
longues années pour la gloire des lettres , et pour
honorer le dix-huitième siècle. J'ai survécu vingt-six
ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749 :
j'espère que vous en ferez de même. Ce qu'on appelle
semi-apoplexie n'est pas si dangereux ; et en obser-
vant un bon régime , en renonçant aux soupers ,
j'espère que nous pourrons vous conserver encore
pour la satisfaction de tous ceux qui pensent.

Vous me demandez ce que c'est que l'*esprit*.
Hélas ! je vous dirai tout ce qu'il n'est pas. J'en ai
si peu moi-même , que je serais bien embarrassé de
le définir. Si cependant vous voulez , pour vous
amuser , que je fasse mon roman comme un autre ,
je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a
données.

Je suis très-certain que je ne suis pas double : de là
je me considère comme un être unique. Je fais que
je suis un animal matériel , animé , organisé , et qui
pense ; d'où je conclus que la matière animée peut
penser , ainsi qu'elle a la propriété d'être électrique.

1775.

Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur et du mouvement : je soupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourrait bien être la cause de l'un et l'autre de ces phénomènes. J'attribue la pensée aux cinq sens que la nature nous a donnés ; les connaissances qu'ils nous communiquent s'impriment dans les nerfs qui en sont les messagers. Ces impressions , que nous appelons *mémoire* , nous fournissent les idées ; la chaleur du feu élémentaire , qui tient le sang dans une agitation perpétuelle , réveille ces idées , occasionne l'imagination. Selon que ce mouvement est vif et facile , les pensées se succèdent rapidement ; si le mouvement est lent et embarrassé , les pensées ne viennent que de loin en loin. Le sommeil confirme cette opinion : quand il est parfait , le sang circule si doucement , que les idées sont comme engourdies , que les nerfs de l'entendement se détendent , et l'ame demeure comme anéantie. Si le sang circule avec trop de véhémence dans le cerveau , comme chez les ivrognes ou dans les fièvres chaudes , il confond , il bouleverse les idées ; si quelque légère obstruction se forme dans les nerfs du cerveau , elle occasionne la folie ; si une goutte d'eau se dilate dans le crâne , la perte de la mémoire s'ensuit ; si enfin une goutte de sang extravasé presse le cerveau et les nerfs de l'entendement , voilà la cause de l'apoplexie.

Vous voyez que j'examine l'*ame* plutôt en médecin qu'en métaphysicien. Je m'en tiens à ces vraisemblances , en attendant mieux. Je me contente de jouir des fruits de votre entendement , de votre imagination renaissante , de votre beau génie , sans

m'embarrasser si ces dons admirables nous viennent d'idées innées, ou si DIEU vous inspire toutes vos pensées, ou si vous êtes une horloge dont le cadran montre *Henri IV*, tandis que votre carillon sonne la *Henriade*. 1775.

Qu'un autre se fasse un labyrinthe pour s'y égarer, je me délecte dans vos ouvrages, et je bénis l'Être des êtres de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps : je fors de mon quatorzième accès de goutte. Jamais elle ne m'a plus maltraité ; je suis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir *Morival*, et de m'entretenir longuement sur votre sujet. Il faut bien que nous fêtions nos martyrs ; ils souffrent pour la vérité, et les autres n'ont été que les victimes de l'erreur et de la superstition. Je m'attends de jour à autre que *Morival* fera des miracles. Le plus célèbre ferait de confondre et de causer des remords à ses juges iniques qui l'ont condamné à subir une mort affreuse.

J'ai participé à la faveur que le roi de France a faite à M. de *Saint-Germain*. Ce brave officier m'est connu de long-temps ; il ne se rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue. Il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, et un zèle bien louable pour le bien public ; ce qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens.

Je vous félicite en même temps, mon cher *Voltaire*, on m'assure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex ; que vous réduisez toutes les taxes sous un seul titre ; et que l'exemple que vous donnerez de cette simplification fera

1775. introduit dans toute la France. Les bons esprits sont propres à tous les emplois. Un raisonnement juste, des idées nettes, et un peu de travail, servent également d'instrument pour les arts, pour la guerre, pour les finances et pour le commerce.

Il fera donc dit que celui, dont l'imagination enfanta la *Henriade*, l'*Oedipe*, et tant d'autres admirables tragédies, que le traducteur de *Newton*, l'auteur de l'*Essai* sur les mœurs et l'esprit des nations, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'*Arioste*, aura encore instruit sa nation dans l'art de soulager les peuples dans la perception des impôts.

Nous ne connaissons pas trop *Homère*, mais *Virgile* n'était que poète. *Racine* n'écrivait pas bien en prose; *Milton* n'avait été que l'esclave du tyran de sa patrie: il n'y a que vous seul qui ayez réuni tant de genres si différens. Vivez donc pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière: elle vous devra son goût, sa raison, et les laboureurs leur conservation. Quel bien de plus vous reste-t-il à faire, sinon de ne pas oublier le solitaire de Sans-fouci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas un peu.

Vale.

FÉDÉRIC.

LETTRE